

Emmanuel Tissot

# **Un Bandeau sur les Yeux**



Emmanuel Tissot

Un bandeau sur les yeux

© Emmanuel Tissot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7485-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'intrigue et les personnages de ce roman sont le fruit de mon imagination. Le cadre évènementiel dans lequel se place l'action est inspiré de faits réels, mais inspiré seulement, et ne représente pas toujours la vérité historique.

# I

Le 23 avril 1961, un dimanche, la ville attendait. Elle attendait que quelque chose se passe mais, justement, il ne se passait rien. Certains voyaient dans cette normalité le calme angoissant qui précède les tempêtes, ils ne dormaient plus, ou essayaient de penser à autre chose. Donc ici, dans notre ville, il ne se passait rien, mais Alger était en ébullition et une partie de l'armée française était passée à la dissidence. Alors, en métropole, l'espoir que finisse enfin cette guerre, espoir qu'on entrevoyait depuis que De Gaulle avait parlé « d'autodétermination », s'envolait, comme s'envole toujours l'espoir : dans un bruit de bottes au pas cadencé sur l'asphalte des rues bourgeoises. Combien de sang faudrait-il encore verser en Afrique du Nord avant de trouver un modus vivendi entre Arabes et Européens ? Combien faudrait-il encore en verser en métropole ? À Paris, ce matin-là, trois bombes avaient explosé mais rien n'avait suivi, ni à Paris, ni ici. Non, ici il ne se passait rien et les conversations dans la rue restaient délibérément banales, pour ne pas risquer d'attirer le malheur. Allait-il se passer quelque chose avant ce soir ? Demain ? Dans le courant de la semaine ? On n'osait en parler. Et s'il se passait quelque chose, que faire ? Descendre dans la rue comme à Alger ?

Dans le pittoresque quartier arabe de notre bonne ville, la peur se lisait sur les visages. Si du désordre public s'ensuivait, les autorités ne prendraient pas la peine de trier entre les « pour » et les « contre » : tous les Arabes seraient mis dans le même sac, et Dieu sait quel tour prendrait la répression. À Alger et à Paris, l'OAS, poussée dans ses derniers retranchements, avait exécuté des tenants de l'indépendance, mais aussi posé des bombes, tuant au hasard afin de créer une ambiance de crise.

Ce matin-là donc, notre ville était encore calme, malgré sa réputation de « remuante », comme le disaient souvent les pouvoirs publics. Mais jusqu'à quand le resterait-elle ? Une bombe, voilà déjà un mois, avait explosé dans le centre, mais elle n'avait fait que casser la vitrine de la librairie communiste, la tête de turc de l'extrême droite. Cependant, en pleine nuit, elle avait réveillé les dormeurs, mais aussi les mauvais souvenirs, ceux de la guerre d'avant, la vraie, celle où l'ennemi était clairement défini par son parler et son uniforme. Et pourtant, combien avaient malgré tout hésité ? Alors maintenant où tout était infiniment plus confus, où était l'honneur, le devoir, la justice, la morale ? Dans

quel sens l'Histoire marchait-elle ? Comment se déterminer ? On avait l'angoisse de l'avenir. De l'avenir du pays, de la situation, de son avenir personnel.

L'avenir ! Comment l'imaginer alors que tout pouvait basculer dans la chienlit en un instant ? En fait d'avenir, on ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. On disait, ce matin-là, que les paras avaient – ou allaient, on ne savait pas vraiment- débarqué en Corse, qu'une arrivée des troupes dissidentes sur le continent était imminente. On disait que De Gaulle avait été assassiné, que les communistes, profitant du chaos, allaient prendre le pouvoir... On disait, on disait...

Comme dans toute la France, la gendarmerie, répercutant les ordres du ministère, avait ordonné au président de l'aéroclub, un débonnaire dentiste, d'assurer la « défense passive » du petit aérodrome de plaisance.

— « Comment cela ? »

— « Barricadez les pistes d'atterrissage ».

*Les pistes ?* Il n'y en avait qu'une. Les membres du club, le mécano de service, et même le barman avaient retroussé les manches, et traîné tout ce qu'on avait pu trouver de lourd et d'encombrant pour le déposer sur la piste : les fûts d'huile de moteur, des madriers, le tracteur agricole qui servait à remorquer les avions... N'importe quoi. Ils avaient le sentiment que, malgré les différences de penchant politique, de fortune, de situation sociale, ils étaient tous du même côté, du côté du calme. En réalité, sans oser vraiment l'avouer, car ç'aurait été prendre position – et le moment n'était pas au débat politique – ils étaient du côté de l'ordre, c'est-à-dire du gouvernement en place. Ils avaient trop connu le désordre dans leur vie. L'incohérence politique de la IIIème République, la Défaite, l'Occupation, le rationnement, la Gestapo même pour certains, puis l'impuissance de la IVème République, l'Indochine et l'effritement de tous les empires coloniaux, français, anglais, portugais... Les temps changeaient si vite qu'on n'avait pas le loisir de se refaire une règle de morale ou une échelle de valeur. Alors, si quelqu'un avait la poigne pour mettre fin à l'aventure, à cette errance de la nation et des esprits, on était avec lui. Du diable de la politique !

— « C'est bien beau tout ça, maintenant ils ne peuvent plus atterrir, mais s'ils envoient les paras ? »

— « De toute façon, les Noratlas n'ont pas besoin de piste. Ils peuvent tout aussi bien atterrir à côté dans l'herbe. On ne peut tout de même pas recouvrir tout le terrain, et tous les terrains agricoles des environs. »

Ils en concluaient, sans le dire franchement, que la gendarmerie, pas plus que le préfet et peut-être même pas plus que le gouvernement à Paris, tout autant que les simples citoyens qu'ils étaient, ne savaient que faire. Alors on faisait n'importe quoi, juste pour faire quelque chose. Ça permettait de dire qu'on faisait quelque chose. Ça rassurait un peu. Les anciens, ceux qui avaient connu Trente Neuf, ne voulaient pas qu'on leur reproche à nouveau une passivité incompréhensible après coup. Même dérisoire, l'action les exonèrerait. L'effort physique soulageait. La sueur donnait bonne conscience.

Parce que le choix entre deux légalités, deux devoirs, deux visions de la nation, était toujours aussi flou, certains reprenaient les vieux réflexes, comme s'il ne s'était pas écoulé vingt ans, comme s'ils avaient toujours vingt ans. Même le général de Gaulle, dans son allocution de ce dimanche soir 23 avril, le fameux discours du « quarteron de généraux », ferait référence à son Appel du 18 Juin 1940 et évoquerait la Résistance. Avait-il oublié qu'alors, il avait lui-même mis en cause la légalité de l'Etat Français et de son chef, qu'il avait appelé à la rébellion, qu'il s'était arrogé la représentativité du pays au nom de principes dont il s'était bombardé garant, sans aucune autre forme de procès que son libre arbitre ? Maintenant, il dénonçait le soulèvement d'autres généraux qui, à leur tour, se portaient garants de l'intégrité de la nation et accusaient le chef de l'état de trahison. Les temps avaient changé, la roue avait tourné, mais l'homme de la rue se voyait encore une fois au carrefour de deux devoirs. Au nom de quel principe se déterminer ? Quelle était la valeur qui devait l'emporter ? Existait-il une valeur transcendante ? Quand, dans quelles circonstances, au nom de quoi, le soulèvement contre l'autorité devient-il un devoir ? L'obéissance une trahison ? L'inaction une lâcheté ?

En était-on, une fois de plus, arrivé là ?

Les amis téléphonaient aux amis sûrs. « Si ça pète, que feras-tu ? » Au-delà du coup de téléphone à ton de voix conspirateur, il y avait des rendez-vous à la nuit tombée sur le terrain de foot d'une école de banlieue, dans un café de quartier tranquille après la fermeture, un entrepôt désaffecté, et on ouvrait des coffres de

voiture chargés de mitraillettes, de pistolets, d'explosifs, de grenades.

— « En 44, je ne les ai pas rendues. J'ai même récolté un peu. Y'en avait partout. »

— « Moi c'est celles qui, en 40, avaient été cachées dans les carrières de la cimenterie. En 44, l'armée de libération est arrivée après moi. »

— « Un container parachuté sur Vassieux qui a dérivé dans le vent, juste sur mon coin à champignons... »

Chacun avait son histoire.

Mon père était de ces conspirateurs d'opérette, et j'ai vu ces armes fraîchement fourbies luire sous les lampadaires des quartiers périphériques une fois la nuit tombée. De quel côté étaient ces va-t-en-guerre ? Rébellion ou gouvernement ? Je ne l'ai même pas su, j'étais trop jeune pour comprendre. J'ai entendu des mots, « les para », « le 1er REP », « de Gaulle », « les communistes », « l'OAS<sup>1</sup> », j'ai vu les armes, j'ai saisi le ton de complot, l'ambiance de crise, j'ai trouvé cela excitant et j'ai souhaité que « ça pète ». Qu'on rigole enfin un peu. Qu'on n'aille plus à l'école.

Ceux qui ne possédaient pas d'arme, ou préféraient ne pas les ressortir, ceux qui n'avaient pas l'esprit conspirateur, c'est-à-dire la plupart bien sûr, menaient leur vie comme d'habitude et tâchaient de penser à autre chose, une fois éteint le poste de télé. Ils évitaient d'en parler, ou parlaient sans rien dire.

Ainsi ce dimanche matin, après avoir écouté les nouvelles à la radio tout en préparant le petit-déjeuner, madame Gervasoni, concierge au 2 rue Président Carnot, avait dit à son mari dans un soupir d'exaspération :

« Je ne sais pas où on va, mais on y va tout droit ».

C'était dimanche matin, les rues étaient calmes, quasi désertes. Les Gervasoni sortirent la 4 CV Renault du garage, puis montèrent jusqu'au col de Porte ramasser des jonquilles. Ils poussèrent jusqu'à St Laurent du Pont, déjeunèrent au restaurant Blin, puis redescendirent dans la vallée par le col de la Placette. Madame Gervasoni aimait la vue sur la cluse de Voreppe depuis le col. Le soir, après le discours du général, ils burent leur tisane, regardèrent les résultats sportifs à la télé, puis allèrent se coucher, sans se dire l'un à l'autre ce qu'ils pensaient « des évènements », ni du discours.

\*

Madame Gervasoni se dressa d'un bond dans son lit. Le silence régnait mais elle s'était réveillée d'un coup comme si quelqu'un l'avait secouée, alors qu'elle n'avait pas le souvenir d'avoir été secouée. Son mari était déjà debout, il n'avait pas allumé l'électricité, il se tenait tout droit près de la porte palière, tout raide, l'oreille aux aguets.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle. Son mari lui fit signe de se taire. Il devait être une heure du matin et le silence régnait dans le quartier. À peine percevait-on la rumeur de la ville endormie, la circulation sur les quais de l'Isère un peu plus loin, une moto attardée, un camion...

— « Rien, j'ai cru entendre un coup de feu, deux en fait, mais j'ai dû rêver. Je dormais » Madame Gervasoni savait que son mari lui mentait, elle savait qu'il ne s'était pas levé pour un rêve. Elle connaissait son homme et le langage muet de son corps. Il était un peu penché en avant, une mèche de cheveux rebelle trahissait un léger tremblement.

— « Tu veux aller voir ? » demanda-t-elle.

— « Non, il n'y a rien, recouchons-nous. » Monsieur Gervasoni avait peur, c'était évident, c'est pour cela qu'il ne voulait pas sortir et Madame Gervasoni le voyait bien. Ils se recouchèrent mais les corps tendus, les esprits inquiets, ils eurent du mal à retrouver le sommeil. À peine s'étaient-ils enfin rendormis, vers 3 ou 4 heures sans doute, que la sonnette de la porte retentit :

— « Police ».

— « Tout de suite, tout de suite... »

À nouveau ils se levèrent en trombe, le cœur battant à tout rompre, et madame Gervasoni pensa que son mari, dont le cœur battait sans doute aussi fort que le sien, allait lui faire une crise cardiaque là, devant la porte palière, devant les gendarmes. Elle leur dirait bien que c'était de leur faute. Elle ne se gênerait pas. Ah mais ! Madame Gervasoni enfila sa robe de chambre, celle en pilou, plus convenable que l'autre, en batiste, un peu transparente, et monsieur passa son imper. Il n'avait pas de robe de chambre. Ils ouvrirent la porte, marquant un bref recul à la vue de deux uniformes.

— « Ne sortez pas, il n'y a rien à voir. Et puis, c'est pas beau. De toute façon, c'est dans l'allée d'à côté, au 3 rue Pierre Duclot. La Criminelle va venir procéder aux constatations, faire les photos et, dès que le légiste sera passé, nous ferons enlever le cadavre et vous pourrez alors vaquer à vos occupations. Entretemps, nous avons des questions à vous poser. Vous permettez ? » Simple formule de politesse car ils entrèrent sans attendre de réponse, en hommes habitués à intimider.

Cadavre ? Vaquer à mes occupations ? Comment pourrait-elle « vaquer à ses occupations » alors qu'il y avait un cadavre dans l'allée ? Le souffle coupé, madame Gervasoni ne put poser les questions qui se bouscullaient dans sa tête. Les policiers se mettaient à l'aise, s'installaient autour de sa table de cuisine, défaisaient quelques boutons de leur vareuse, sortaient calepins et crayons alors que, d'une main craintive, elle tentait de rassembler sur son ample poitrine les plis de son peignoir, plus pour se donner une contenance que par pudeur, à dire vrai. Monsieur Gervasoni, inquiet, regardait l'heure : chauffeur d'autobus, il prenait son service à 7 heures. Combien de temps cela allait-il prendre de répondre à « quelques questions » ? Il fallait qu'il se prépare, prenne son café, et fasse le trajet jusqu'au dépôt. Il était déjà cinq heures trente.

\*

Monsieur Noiray, conformément à son habitude, s'était couché tôt, vers 21 heures, car il avait mauvais sommeil et s'assoupissait dès la fin du dîner. Il s'était réveillé un peu avant une heure, comme toutes les nuits, avait pris son livre à tâtons sur la table de chevet et éclairé la petite lampe. Madame Noiray s'éveilla juste assez pour se retourner de l'autre côté, rabattre la couverture par-dessus sa tête afin que la lumière ne la dérange pas et se rendormit. Alors qu'il ajustait ses lunettes, monsieur Noiray entendit deux coups de feu, résonnant dans la cage d'escalier. Il avait fait la guerre d'Indochine et savait reconnaître les armes à leur bruit. « Du 9 mm » se dit-il. Il ne s'était jamais vraiment remis de ces mois passés à l'autre bout du monde, des combats, de la mort qui pouvait frapper à tout instant avant même qu'on puisse la voir venir. Des camarades étaient tombés à sa droite et à sa gauche, mais il était passé entre les coups, par hasard, par miracle. Le sang figé dans les veines, l'angoisse dans la gorge, la terreur dans les tripes, il se revit immédiatement « là-bas. » « Ils » allaient balancer les grenades puis bondir hors de leur cachette et monter à l'assaut de sa